ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE

ANNÉE 1972 N° 65

DU LAISSER-COURRE DU CHEVREUIL DANS LE MASSIF LANDAIS

THÈSE

POUR LE DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

Diplôme d'État

Présentée et soutenue publiquement en juin 1972

DEVANT

L'UNIVERSITÉ PAUL - SABATIER DE TOULOUSE

PAR

SUPPLISSON (Claude)

Né le 11 Novembre 1944 à Paris XIII (Seine)

Jury :

Président : M. SOREL, Professeur à l'Université Paul - Sabatier de Toulouse

Assesseurs M. TOURNUT, Professeur à l'École Nat. Vétérinaire de Toulouse

M. VAN HAVERBEKE, Professeur à l'École Nat. Vétérinaire de Toulouse

CONDOM

Les Imprimeries de Gascogne

Rue H. Cazaubon

1972

SUPPLISSON (Claude, Raymond)

Du laisser-courre du chevreuil dans le massif landais.

Condom, Imp. de Gascogne, 1972, in-8°, 72 pages.

Thèse Vétérinaire, Toulouse, 1972, n° 65.

SUPPLISSON (Claude, Raymond)

Du laisser-courre du chevreuil dans le massif landais.

Condom, Imp. de Gascogne, 1972, in-8°, 72 pages.

Thèse Vétérinaire, Toulouse, 1972, n° 65.

SUPPLISSON (Claude, Raymond)

Du laisser-courre du chevreuil dans le massif landais.

Condom, Imp. de Gascogne, 1972, in-8°, 72 pages.

Thèse Vétérinaire, Toulouse, 1972, n° 65.

SUPPLISSON (Claude, Raymond)

Du laisser-courre du chevreuil dans le massif landais.

Condom, Imp. de Gascogne, 1972, in-8°, 72 pages.

Thèse Vétérinaire, Toulouse, 1972, n° 65.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549602_0045

DU LAISSER - COURRE DU CHEVREUIL
DANS LE MASSIF LANDAIS

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE DE TOULOUSE
ANNÉE 1972 N° 65

DU LAISSER-COURRE DU CHEVREUIL DANS LE MASSIF LANDAIS

THÈSE

POUR LE DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

Diplôme d'État

Présentée et soutenue publiquement en juin 1972

DEVANT

L'UNIVERSITÉ PAUL - SABATIER DE TOULOUSE

PAR

SUPPLISSON (Claude)
Né le 11 Novembre 1944 à Paris XIII (Seine)

Jury :

Président : M. SOREL, Professeur à l'Université Paul - Sabatier de Toulouse

Assesseurs M. TOURNUT, Professeur à l'École Nat. Vétérinaire de Toulouse
M. VAN HAVERBEKE, Professeur à l'École Nat. Vétérinaire de Toulouse

CONDOM
Les Imprimeries de Gascogne
Rue H. Cazaubon
1972

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE

ECOLE NATIONALE VÉTERINAIRE DE TOULOUSE

Directeur . . . . . MM. FLORIO.
Directeurs honoraires . . . . . PONS.
DARRASPEN.
Professeur honoraire . . . . . LOMBARD.

PERSONNEL ENSEIGNANT

Chaire de Pharmacie-Toxicologie.
— Professeur titulaire . . . . . GODFRAIN.
— Maître-Assistant . . . . . Mme BURGAT-SACAZE.
Pharmacie - Toxicologie.

Chaire de Physique-Chimie biologiques et médicales.
— Professeur titulaire . . . . . MM. RICO.
— Maître-Assistant Agrégé . . . . . LORGUE.
Physique biologique et médicale. Chimie biologique et médicale.

Chaire d'Anatomie des Animaux domestiques.
— Professeur titulaire . . . . . PAVAUX.
Anatomie descriptive. Extérieur. Anatomie appliquée. Tératologie.

Chaire de Physiologie - Thérapeutique.
— Professeur titulaire. . . . . RUCKEBUSCH.
— Maître-Assistant Agrégé . . . . . FARGEAS.
Physiologie - Thérapeutique - Pharmacodynamie.

Chaire d'Histologie - Anatomie pathologique.
— Professeur titulaire. . . . . VAN HAVERBEKE.
— Maître de Conférences non Chef de Service, Professeur sans chaire CABANIÉ.
Histologie - Embryologie - Anatomie pathologique.

Chaire d'Hygiène et Industrie des aliments d'origine animale.
— Professeur titulaire . . . . . LABIE.
— Maître-Assistant . . . . . EECKHOUTTE.
Hygiène, Inspection, Contrôle et Technologie des denrées alimentaires d'origine animale.

Chaire de Parasitologie et Maladies parasitaires.
— Professeur titulaire . . . . . BRIZARD.
— Maître-Assistant . . . . . DORCHIES.
Zoologie appliquée. Parasitol. externe. Parasitol. interne. Clinique.

Chaire de Sémiologie et Pathologie médicale des équidés et carnivores.
— Professeur titulaire . . . . . FLORIO.
— Maître de Conférences non Chef de Service, Professeur sans chaire LESCURE.
— Maître-Assistant . . . . . GUELFI.
Sémiologie et Pathologie médicale des équidés et des carnivores. Législation vétérinaire et déontologie clinique.

Chaire de Pathologie médicale du Bétail et des Animaux de basse-cour.
— Professeur titulaire . . . . . TOURNUT.
— Maître de Conférences non Chef de Service, Professeur sans chaire ESPINASSE.
Sémiologie et Pathologie médicale du bétail et des animaux de basse-cour. Clinique. Clinique ambulatoire.

Chaire de Pathologie chirurgicale.
— Professeur titulaire . . . . . N...
— Maître de Conférences, Chef de Service. . . . . CAZIEUX.
Propédeutique et Sémiologie chirurgicale. Technique chirurgicale. Pathologie chirurgicale. Podologie. Clinique.

Chaire de Pathologie de la Reproduction.
— Professeur titulaire . . . . . BERTHELON.
— Maître de Conférences non Chef de Service, Professeur sans chaire ROYAL.
Sémiologie et Propédeutique. Pathologie de la reproduction. Obstétrique. Clinique.

Chaire de Maladies contagieuses. Zoonoses. Législation sanitaire.
— Professeur titulaire . . . . . SAURAT.
— Maître-Assistant . . . . . CHANTAL.
Maladies contagieuses. Zoonoses. Législation sanitaire.

Chaire de Pathologie générale. Microbiologie. Immunologie.
— Professeur titulaire . . . . . LAUTIÉ.
Microbiologie. Immunologie. Pathologie générale.

Chaire de Zootechnie et d'Economie rurale.
— Professeur titulaire . . . . . QUEINNEC.
— Maître-Assistant . . . . . DARRÉ.
Ethnologie. Génétique appliquée. Hygiène générale. Zootechnie. Elevage. Economie générale et des productions animales.

Chaire d'Alimentation.
— Professeur titulaire . . . . . FALIU.
— Maître de Conférences non Chef de Service . . . . . GRIESS.
Botanique appliquée et Bromatologie. Agronomie. Alimentation.

COURS COMPLEMENTAIRES - CHARGES D'ENSEIGNEMENT

Antibiothérapie des Maladies infectieuses . . . . . MM. MONNIER.
Aspect médical des Zoonoses . . . . . ARMENGAUD.
Energétique . . . . . LABOUCHE.
Initiation à l'informatique biomédicale . . . . . FERNET.
Agronomie . . . . . COMBRET.
Métabolismes . . . . . RAYNAUD.

La Faculté et l'Ecole déclarent n'être pas responsables des opinions émises par les candidats.
(Délibération de la Faculté en date du 10 mai 1891 et du Conseil de l'Ecole en date du 13 juin 1924.)

UNIV. LEIDEN BIBL.

A MES PARENTS

Modeste témoignage de mon affection.
Q'ils soient assurés de ma vive reconnaissance pour les sacrifices qu'ils ont consentis et la confiance qu'ils m'ont toujours témoigné.

A MA FEMME :

Que j'aime

A MES BEAUX PARENTS

En hommage de l'accueil et des conseils qu'ils m'ont prodigués.

A TOUS MES AMIS

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE :

Monsieur le Professeur SOREL

de l'Université Paul Sabatier de Toulouse

Qui nous a fait le grand honneur d'accepter la présidence de notre jury de thèse.

Hommage respectueux.

A NOTRE JURY DE THÈSE

Monsieur le Professeur TOURNUT

de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse

En remerciement de ses conseils et de l'accueil qu'il nous réserva.

Qu'il soit assuré de notre vive reconnaissance.

Monsieur le Professeur VAN HAVERBEKE

de l'Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse.

En hommage de la sympathie qu'il nous a toujours manifestée.

A TOUS NOS MAITRES
DE L'ECOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE
DE TOULOUSE

- AVANT - PROPOS -

- DE LA VENERIE -

La Vénerie se définit comme "l'art de chasser à courre, à cor et à cri, c'est-à-dire faire poursuivre un animal déterminé à vive allure par une meute de chiens accompagnée d'hommes à cheval qui les appuyent en sonnant de la trompe jusqu'à ce que épuisé et forcé, il tombe ou s'arrête devant les chiens."

Le profane voit aussitôt se brosser dans son esprit un tableau aussi cruel que merveilleux ; sur la palette se mêlent l'or du faste des plaisirs princiers et le pourpre du sang d'un cerf en larmes tenant les abois* devant une meute féroce, le tout illuminé d'un soleil monarchique très XVIIe siècle. La chose est pardonnable car des grands maîtres comme Van der Meulen (1643 - 1690), Lebrun (1619 - 1690), J. B. Oudry (1686 - 1755) ou F. Desportes (1661 - 1743) ont immortalisé les laisser-courres * de Louis XIV et de Louis XV. Ce luxe et cette magnificence de la vénerie n'ayant jamais pu être égalés depuis, ces chefs-d'œuvres restent aux yeux de beaucoup comme le seul vestige de traditions à tout jamais révolues.

En fait, la Vénerie française n'a pas vécu ; bien au contraire, elle demeure une des plus pures, une des plus vivantes traditions du patrimoine français. Ceux qui ont le bonheur de pouvoir la pratiquer de nos jours se font un devoir de maintenir et de respecter son principe, sa noblesse et son langage.

— **Son principe**

est contenu dans la définition du mot vénerie énoncée plus haut ;

— **Sa noblesse**

Elle est celle de tout acte gratuit qui s'en tient à un code d'honneur par lequel l'efficacité doit se plier à la beauté du geste. Cette noblesse est celle du cœur et n'est pas spécifique de la vénerie. Le veneur n'est pas un fossile mais un homme d'aujourd'hui qui se veut modèle de courtoisie, de bon goût et de persévérance. Il a fait de son art, le plus vivant des sports traditionnels mais aussi et surtout, une merveilleuse école de savoir vivre.

— **Son langage**

Lien qui noue le passé et le présent. Depuis des siècles, il n'a pratiquement pas changé et a marqué de son sceau la langue contemporaine par des locutions comme, prendre les devants, chercher des faux fuyants, aller sur les brisées de ..., être aux abois, et bien d'autres encore.

J. de Ligniville écrivait vers 1640 : "De mesme comme en géométrie les mots et les termes font appréhender ceux qui les veulent apprendre et font peur aux escolliers auxquels ils sont encore incognus, ces termes paroissent des monstres à leurs oreilles jusques à ce qu'il sçavent les mathématiques, il en est de mesme en vénerie".

Ce langage propre à la vénerie n'est pas si obscur qu'on le dit : généralement tiré du parler courant d'autrefois mais conservé fidèlement intact jusqu'à nous, ces expressions respirent le bois, chantent la forêt et nous évoquent la vie d'antan dont on peut avoir aujourd'hui la nostalgie.

Transmis de bouche à oreille, les termes se sont quelque peu modelés ; on ne dit plus un piqueur mais un piqueux, jouer du cor mais sonner de la trompe, un sanglier mais plutôt un cochon...

Cette évolution reste modérée, toujours teintée de l'esprit de la chasse et ce grâce aux veneurs qui se font un devoir de ne pas tomber dans le défaut du néophyte qui dira tout feu tout flamme pendant un laisser-courre : "la chasse marche du tonerre, le bestiau vient buter au goudron, il a fait une double et revient en arrière", au lieu de "les chiens chassent bien, l'animal vient de refuser la route, a fait hourvari* et reprend son contre". (Christian Conard).

Pour les non initiés, un lexique des termes cités au cours de l'ouvrage a été adjoint, pour permettre à l'auteur de se faire mieux comprendre.

Illustrations originales de Paul LIBMANN
de l'Ecole Nat. Vétérinaire de Toulouse

PLAN

INTRODUCTION.

PREMIERE PARTIE : Les Landes et la Vénerie Landaise.

Chapitre I. : Les Landes : création, historique.
" II. : Du Pays et de la valeur de la voie.
" III. : La Vénerie : Historique des Equipages Landais
" IV. : Situation de la Vénerie landaise en 1972.
" V. : Le chevreuil : son comportement naturel.
" VI. : Le chevreuil : animal de Vénerie.

DEUXIEME PARTIE : Le Chevreuil et ses ruses.

Chapitre I. : Le Forlongé.
" II. : La double voie.
" III. : Le change.
" IV. : L'eau.
" V. : Les Chemins.
" VI. : Le Relaissé ou le Rasé.

TROISIEME PARTIE : Des chiens pour le courre du chevreuil

Chapitre I. : De la Race.
" II. : Des qualités requises.
qualités physiques.
qualités morales.
" III. : Des moyens pour obtenir ces chiens.
— Elevage.
— Sélection.
— Entraînement.

QUATRIEME PARTIE : De l'Equipage.

Chapitre I. : De l'équipage et son organisation.
" II. : De l'équipage et son prestige.
" III. : De d'équipage et son ambiance.
" IV. : Du rôle du Bouton et du Maître d'Equipage.

CINQUIEME PARTIE : De la Méthode pour courrir le chevreuil

Chapitre I. : De l'Importance de l'attaque.
" II. : Chasser à cor et à cri.
" III. : Laisser faire les chiens.
" IV. : Prudence dans les renseignements.
" V. : Avoir la Foi.

CONCLUSION.

- INTRODUCTION -

Les Landes, massif forestier incomparable, qu'on eut l'heureuse initiative de créer pour sauver une région agonisante, sont devenues en moins d'un demi siècle un paradis pour qui sait goûter les plaisirs de la chasse. Les animaux sauvages les plus variés l'habitent. Loups, sangliers, cerfs, lièvres et chevreuils s'offrent à la vénerie qui rapidement s'implante dans les Landes avec la ferme intention de ne plus les quitter.

De nos jours, on ne découple * principalement plus que sur la voie du chevreuil.

Cet animal doté d'une intelligence - ou pour qui préfère d'un instinct - remarquablement subtile, a l'art et la manière de se défendre et de tenir en échec des chiens dont on connaît pourtant toutes les qualités physiques et morales.

Le veneur s'efforce alors d'améliorer son lot de chiens en élevant et en sélectionnant, mais également adapte sa façon de chasser afin que se réalise plus pleinement encore cette communion intime entre l'homme et une nature toute prête à lui accorder jouissance et bienfaits.

- PREMIÈRE PARTIE -

LES LANDES ET LA VENERIE LANDAISE

CHAPITRE I

LES LANDES : Création, Historique

Si la vénerie n'a fait son apparition dans les Landes qu'au XIXe siècle, cela tient au fait qu'avant la moitié de ce siècle, la région ne se consacrait qu'à de maigres cultures de seigle, de panic ou de millet, et que les bergers, traditionnellement montés sur leurs échasses, figuraient sur la plupart des images populaires.

Forêts et pins existaient certes, mais ils formaient davantage un obstacle au pâturage paisible des moutons qui piétinaient sans aucun scrupule les jeunes pousses de ce qui fera plus tard la richesse du pays.

En 1816, Sore s'oppose à une proposition de boisement afin de conserver ses moutons ;

En 1850, c'est Sabres qui refuse l'implantation d'une gare pour la même raison.

Plus tard, en 1890, alors que la plantation de pins est amorcée, des bergers n'hésitent pas à incendier certaines concessions de pins, qui, à leurs yeux, cachent leur ruine et celle du pays tout entier.

Face aux bergers, des hommes essayent de redonner un essor à cette région qui est en train de mourir. Que faire ? Les uns proposent la culture du maïs, mais elle n'apportera rien de miraculeux ; d'autres pensent qu'il faut faire des canaux, mais le terrain est trop plat et le projet reste dans les cartons ; d'autres encore n'hésitent pas à proposer aux landais la culture de l'arachide et conjointement l'importation et l'élevage de dromadaires.

Chambrelent suggère le chêne-liège qui connaîtra un certain succès, mais l'Afrique, le Portugal et la Scandinavie sont des concurrents trop puissants. Il entreprend d'autre part le drainage des dépressions marécageuses et parlera bientôt de reboisement.

C'est avec Brémontier que s'amorce la solution et l'avenir des Landes. Il découvre la façon de protéger les semis de pins à l'aide de branchages et tente alors de recouvrir de pins toute la dune littorale des Landes afin de la fixer définitivement. La tâche est accomplie en 1864.

Entre temps, l'Empereur Napoléon III, qui aime tout particulièrement la côte basque et entraîne avec lui une foule d' "estivants mondains", décide de réaliser ce que Napoléon 1er avait jadis formulé : "Je veux à la paix, faire des Landes un jardin pour ma vieille garde".

En 1857, lors de la cession parlementaire, Napoléon III déclare : "J'appelle votre attention sur la loi qui tend à fertiliser les Landes de Gascogne" et par cette loi capitale qui est votée le 19 juin 1857, on oblige les communes à vendre ou à boiser les terrains de parcours à moutons.

On met aussitôt les terrains aux enchères et le succès ne se fait pas attendre. Napoléon III lui-même montre l'exemple en se constituant l'immense domaine dit de Solférino (1859), et les capitaux s'emparent de la majeure partie des concessions.

A la même époque (1860 - 1864), de l'autre côté de l'Atlantique, la guerre de Sécession paralyse le marché américain et engendre aussitôt une poussée des prix et un besoin accru en bois. Le pin devient "la providence des Landes".

A une misérable polyculture vivrière associée à un élevage ovin transhumant se substitue l'exploitation d'une forêt qui fournira des quantités considérables de bois de mine, de traverses de voie ferrée, de bois d'œuvre et d'essence de térébenthine provenant de la résine.

Ainsi s'est créée la sylve landaise qui, avec plus de 500 000 hectares, peut s'énorgueillir d'être le premier massif forestier d'europe occidentale.

CHAPITRE II

DU PAYS ET DE LA VALEUR DE LA VOIE

Le massif landais se caractérise, certes par la dominance des pins sur tout autre essence d'arbres, mais autant par son sous bois que l'on appelle la brande.

Bruyères, ajoncs, genêts, fougères aigle, mousses et lichens recouvrent un sol noirâtre et sableux. De grandes herbes jaunes et vertes cachent fossés et marais. Çà et là quelques chênes tentent en vain d'aller chercher un peu de lumière au dessus des pins, mais la mousse et le sol acide les vouent à rester petits et chétifs. Enfin quelques robiniers, entre lesquels les ronces s'épanouissent, mettent à rude épreuve les pattes des chiens, le poitrail des chevaux, la face et les oreilles des veneurs.

Un tel territoire se prête parfaitement aux goûts des chevreuils, qui y trouvent à souhait cachette, quiétude et nourriture.

Les routes sont rares et généralement peu fréquentées, mis à part certains axes qui font trembler d'appréhention les maîtres d'équipages quand la chasse s'en approche.

Les pare-feux, les chemins et les semis de pins sont d'un heureux secours pour les veneurs qui peuvent y trouver l'empreinte laissée par le passage de l'animal. Ce vol-ce-l'est *permet aux chasseurs de savoir si l'animal est fatigué, si l'on chasse toujours le même animal depuis le lancé*, si les chiens suivent le droit*, ou s'ils surallent* la voie.

Pour beaucoup de profanes, la chasse à courre parait quelque chose de fort simple. Il suffit de suivre la voie qu'un animal a tracée jusqu'à ce que, épuisé, il ralentisse sa course et se fasse coiffer * par les chiens. Mais il n'y a pas là qu'une question de force et de résistance, sinon la trentaine de chiens devrait à chaque laisser-courre atteindre son but. En réalité, «ce ruban odorant» qu'est la voie, n'est pas stable : s'il pleut des cordes, elle est diluée, s'il vente, elle est déportée et s'il fait chaud, elle s'évapore.

Si donc la valeur du sentiment* est par elle-même très faible, et les ruses du chevreuil savantes les intempéries rendent la voie encore plus difficile à mener et la récompense des chiens, quand ils arrivent à conclure, est bien à la mesure de leur mérite.

Dans les Landes, comme partout, les veneurs se plaignent toujours du temps ; le plus souvent pour se disculper d'ailleurs.

Le climat océanique règne sur les Landes et se caractérise par des amplitudes faibles, une nébulosité et une pluviométrie assez propices à la bonne qualité de la voie ; seulement les vents chauds et secs sont la cause des déboires des laisser-courres et en particulier ce vent d'Autan qui souffle si souvent sur l'Aquitaine.

On comprend alors pourquoi il n'est pas facile de chasser à courre dans les Landes, mais c'est, à coup sûr, ce qui fait le charme de cet art cynégétique dans cette région.

CHAPITRE III

LA VENERIE : Historique des Equipages Landais

Les équipages de chasse à courre ne se créèrent dans les Landes qu'à partir du XIXe siècle. Dèjà en 1838, aux confins de la Gironde, du Lot-&-Garonne et des Landes, le rallye Pindères, fondé par M. de Lacaze chasse le lièvre à courre.

En Gironde, l'équipage de Virelade, rendu célèbre par les chiens qui portent son nom, se monte en 1851.

M. Joseph Carayon La Tour découple sur la voie du lièvre et du loup.

En 1864, c'est la naissance du Rallye-Lyran ;

en 1872, la création du Rallye Merrein ;

en 1873, l'équipage de Marcheprime par le baron Oberkampf et le marquis du Vivier

en 1880, création du Rallye Rimbez, repris en 1894 par M. J. Gairal ;

en 1884, création du Rallye Sore, par J. Bacque,
plus tard des équipages comme le Rallye Dichats Ha fondé par Messieurs Ballande et Cadilhon découplent leurs chiens dans la brande, tout comme le Rallye Saint-Raphaël à M. de Luze et bien d'autres encore.

Tous ces équipages courrent le plus souvent le lièvre, mais peu à peu, la préférence sera donnée au courre du chevreuil.

Au début du XXe siècle, des équipages comme celui du Duc de Westminster (1911) et le Rallye de Gascogne (1905) chassent le sanglier. Des équipages nouveaux comme celui du Sendat à M. Vatin Perignon, l'équipage de Fleurus ou le Rallye Guyenne optent pour la voie du lièvre.

Mais la guerre gronde et, dans la multitude de ses méfaits, entraine la disparition d'une grande partie de ces équipages. La paix revenue la Vénerie panse ses blessures et reprend vigueur lorsque la Seconde Guerre Mondiale éclate et sonne le glas de presque la totalité des équipages landais.

La France comptait en 1867 environ 450 équipages de grande vénerie qui découplaient quelques 10 000 chiens.
En 1900, on ne parle plus que de 200 équipages et de 6500 chiens ;

En 1914, le nombre passe à 160 équipages ,
En 1939, une soixantaine d'équipages seulement découplent environ 3000 chiens .

Cette fois la vénerie est saignée à blanc, et bien des équipages ont vécu la fin tragique de «La Grande Meute».

En 1950, dans son livre intitulé «Parlons Vénerie» Ferdinand Riant. ne cite que quatre équipages chassant dans les Landes,

— le Rallye Merrein, à M. Roger Coutures,

— le Rallye Gaffelière, au Comte de Malet-Roquefort,

— l'équipage Saint-Raphaël, à M. Jean Cruze,

— le Rallye Rimbez, mené par Messieurs Bertrand Gairal et Roger de France.

Depuis lors la vénerie connait un nouvel essor dans les Landes.

Ce massif offre des possibilités cynégétiques merveilleuses dans la mesure ou chasseurs à tir et chasseurs à courre cohabitent fraternellement dans le respect mutuel de leurs disciplines.

CHAPITRE IV

SITUATION DE LA VENERIE LANDAISE EN 1972

En 1972, on compte neuf grands équipages dans le Massif des Landes

En Gironde :

— **L'équipage de Saint-Raphaël,** a pour maître Monsieur Jean Cruse. Il chasse avec beaucoup de réussite le chevreuil sur 6 000 ha de fôrêts privées ;

— **Le Rallye Malleret,** au comte Bertrand du Vivier, découple en fôrêt de Lagnerault et sur 9 000 hectares de fôrêts privées Il détient le record des Landes pour la saison 71-72, avec une vingtaine d'animaux pris.

— **Le Rallye Merrein,** à Monsieur Edouard Cruse à Préchac chasse le chevreuil sur 6 000 hectares ;

Dans les Landes :

— **Le Rallye par Monts et par Plaines,** au Comte Joseph de Lastours, a son chenil à Arengosse.

En Lot-et-Garonne :

— **Le Rallye Aquitaine,** dont le maitre est Monsieur Bruno Galichon, chasse le chevreuil dans les landes de Gascogne, autour de Pompogne.

— **Le Rallye Marmande,** à Monsieur Jean-Louis Cazade, chasse sur 2 500 hectares dans Les Landes et le Lot-et-Garonne.

— **Le Rallye Piqu'avant les Bleus, à** Monsieur Edgard Bissières, découple en association avec le **Rallye Saint-Pau** à Monsieur Roger de France au Biret et à Réaup sur 10 000 hectares de forêts particulières.

Il faut citer encore le Rallye Cabana, à Monsieur Gabriel Thomas, qui découple, aux confins du Lot-et-Garonne et de la Gironde, ses Blancs et Oranges, dont beaucoup viennent du Rallye Haute-Landes à Monsieur Daisson.

On peut estimer que la vénerie landaise compte une centaine de boutons d'équipage, et quelques 400 chiens et se pratique uniquement sur la voie du chevreuil sur environ 70 000 hectares de forêts.

Ce choix de l'animal de chasse a une attache historique. Après les ravages occasionnés par une épidémie de Tularémie, les lièvres sont devenus rares et fort convoités par les chasseurs à tir.

Des équipages comme le Rallye Pindères, firent venir des chevreuils de Rambouillet et les parquèrent. La veille ou l'avant veille des chasses, on en panneautait *un et on le lâchait dans la lande pour le donner aux chiens. Ces chevreuils ne connaissaient pas le pays et ne faisaient pas de très jolies chasses.

On raconte que le premier chevreuil sorti du parc de Luquestrany en 1929, fut pris en quelques minutes après une chasse en ligne droite ; d'autres heureusement se défendaient, parait-il, mieux.

Or, quand la guerre 39-45 éclata, on ouvrit les portes des parcs et le chevreuil s'implanta dans la forêt landaise pour s'y maintenir et se multiplier en grand nombre.

CHAPITRE V

LE CHEVREUIL : Son comportement naturel

C'est un mammifère ruminant de la famille des cervidés.

On appelle le mâle brocard, la femelle chèvre ou chevrette, le jeune de moins de six mois chevrotin, et chevrillard le faon de l'année.

A la différence du cerf, le chevreuil ne vit pas en harde mais par couple. Le brocard et la chèvre demeurent ensemble jusqu'au moment où la femelle doit faonner. On prétend que le brocard est très jaloux et qu'il est capable de tuer son faon s'il le trouve.

Les épais buissons, les fortes bruyères, les genêts ou les ajoncs cachent leurs reposées.*

Ils vont viander* le soir dans les gagnages,* où ils trouveront herbes, ronces, glands, faines et écorces d'arbres.

De place en place, les chevreuils et surtout les brocards grattent le sol avec leurs pinces et font ainsi des régalis.* Le matin, ils rentrent repus dans leur tenu,* se trahissant parfois par les moquettes* et les vol-ce-l'est* qu'ils laissent derrière eux.

La période des amours ne dure environ qu'une quinzaine de jours et se situe entre la fin juillet et la mi-août. Le brocard a, déjà depuis fin mars, refait * sa tête et en même temps recouvré sa virilité. Il devient agressif même vis à vis de l'homme.

Le Docteur Oberthür écrit à ce propos :

«Les brocards courent souvent après les femmes indisposées, sans vouloir leur faire de mal, au contraire ; mais la brave villageoise qui traverse un bois croit avoir à faire au diable ou à un loup garou».

Cette instabilité s'explique par le fait qu'en avril ou mai la chèvre s'isole pour mettre bas et s'occuper de ses chevrillards, il n'est pas rare en effet qu'elle porte deux faons. Gaston Phœbus, dans son Livre de la Chasse, prétend avoir pris une chèvre en portant cinq, mais l'auteur est né dans le midi !...

En juin, le brocard recherche la chèvre et en début août le rut commence.

Le Marquis des Netumières, en distingue trois phases :

— La chèvre se fait d'abord poursuivre à vive allure par son prétendant, s'arrête un instant pour brouter et repart.

— Puis la chèvre devient moins fuyante, se laisse approcher et décrit avec le brocard dont le menton est posé sur la croupe de sa promise, une série de cercles autour d'un buisson ou d'un arbre. Ce que les Anglais appellent «les ronds de fées» et les Allemands «les ronds de sorcières».

— Enfin la chevrette se rend. Le brocard la couvre rapidement puis la quitte et recommence aussitôt. Curel aurait vu un brocard couvrir une chevrette neuf fois en une demi-heure. Le rut passé le couple reprend une vie paisible, exception faite des jours de chasse ! ...

CHAPITRE VI

LE CHEVREUIL Animal de Vénerie

Parmi les animaux de Grande Vénerie (Cerf, Sanglier Chevreuil), les veneurs s'accordent à reconnaitre que le chevreuil est l'animal le plus difficile à chasser.

Cela tient à plusieurs facteurs dont le premier est peut-être la légèreté du sentiment *de cet animal. Pour peu que la voie soit mauvaise le jour du laisser-courre, il devient impératif de posséder des chiens fins de nez et très chasseurs.

Le second réside dans la taille de l'animal. Il mesure environ 70 cm, son corps est élancé et sa tête difficile à juger. Quand un maitre d'équipage demande à ses boutons * quel animal est au nez des chiens, il n'est pas rare qu'on lui réponde : «c'est une grosse chèvre ..., je le vois brocard en bois de velours *... je crois que nous lançons un brocard moyen à bois sec». Qui croire alors sinon les chiens !

La résistance et la vélocité du chevreuil ne sont pas négligeables : un animal se faisant chasser pendant deux heures dans la brande, par mauvaise voie, arrive à prendre parfois une bonne demi-heure sur les chiens.

Comme le chevreuil landais utilise pour ruser, son intelligence en association étroite avec ses moyens physiques, c'est bien souvent la retraite manquée qui résonne dans le soir.

DEUXIÈME PARTIE

LE CHEVREUIL ET SES RUSES

Le forlongé, la double voie, le change, l'eau, les chemins et le relaissé, constituent l'éventail des principales embûches dont le chevreuil dispose pour se tirer d'affaire.

L'ordre choisi dans l'exposé de ces ruses, reflète la chronologie d'un laisser-courre classique, si tant est qu'il puisse y en avoir de classique, car l'expérience prouve qu'un animal relaissé n'est pas pris pour autant.

CHAPITRE I

LE FORLONGÉ

Portons-nous en forêt la veille ou le matin même d'un laisser-courre. Le piqueux fait le pied * pour rembucher * un animal dans une enceinte. Il en fait le tour avec un limier*, se rend compte qu'un chevreuil y est venu et n'a pas laissé l'empreinte de sa sortie.

A son retour au rendez-vous, le piqueux, avec une modestie traditionnelle, fait son rapport au maître d'équipage entouré de ses boutons : «Monsieur, je crois avoir connaissance d'un animal qui rentre dans son tenu au carré du vieux chêne. J'ai trouvé des moquettes là où Saurine en refait.* J'ai raccourci ma quête* et ne le trouve pas sortant».

On se rend aux brisées* du piqueux et aussitôt les chiens, commencent à rapprocher. Les veneurs sonnent des requêtés, d'autres appuient* les chiens en disant : «Ha mes valets, c'est de lui, ha connaissance par là, c'est de lui !»

Peu à peu la voie se réchauffe, les chiens se récrient..., soudain, «Taïaut* !», l'animal bondit au nez des chiens, c'est le lancé*.

Le chevreuil se fait d'abord battre* dans l'enceinte où il s'était remis. Par bonne voie, son souffle odorant laisse la marque de son passage sur les branches et les feuilles ; les chiens chassent vite et obligent l'animal à prendre un parti, à se forlonger.*Il quitte l'enceinte, saute une allée, se fait chasser dans un carré plus clair, traverse un semis de pins, fait des crochets et prend ainsi de l'avance sur la meute qui n'a pas l'initiative du jeu.

En débuchés *, les forlongés de chevreuil peuvent être très grands ; le marquis de Roualle, lorsqu'il découplait sur la voie du chevreuil à Montargis, aurait parcouru 46 km de débuché en deux heures cinq. C'est là un record et dans nos Landes on peut cependant citer des forlongés d'une dizaine de kilomètres.

L'avance que le chevreuil peut prendre résulte de la vitesse de l'animal lui-même, du terrain et de la valeur de la voie. En début de chasse, le chevreuil parcourt la brande en bondissant au-dessus des ajoncs et des genêts avec une légèreté extraordinaire.

Par contre, les chiens déploient plus force qu'agilité à se frayer un passage dans la brande, mais les piquants des ajoncs et l'enchevêtrement des ronces les ralentissent beaucoup. Lorsqu'il juge son avance suffisamment confortable, l'animal peut alors s'adonner à sa ruse préférée : la double voie.

CHAPITRE II

La double Voie

On peut dire aussi "voie-sur-voie" ou encore "double". C'est la ruse la plus fréquente dans le courre du chevreuil.

L'animal la pratique généralement en terrain clair et souvent sur un chemin. Il revient exactement sur sa voie d'aller faisant alors un retour de cent, deux cents mètres, parfois davantage et d'un bond décroche à gauche ou à droite du chemin pour rentrer dans la brande, y faire quelques crochets et retrouver plus loin un autre chemin pour y ruser à nouveau.

Si ces doubles se répètent très souvent, on est en droit de penser que cela signe une chasse de chèvre, alors que le brocard en exécute quelques unes, mais préfère aller taper au change.* Mais rien n'est impératif et l'on voit parfois, l'un se comporter comme l'autre.

Revenons à notre meute qui scupuleusement remonte peu à peu ce fil d'Ariane, qu'est la voie du chevreuil. Les chiens, qui se sont piqués les pattes et le corps dans la brande, arrivent au chemin et empaument * la voie qui est relativement chaude puisque l'animal est passé deux fois au même endroit.

La musique des récris est splendide à écouter car les chiens s'encouragent mutuellement. Mais soudain elle cesse et les chiens n'ont plus connaissance de la voie, ils balancent *.

Quelques uns se portent en avant pour retrouver la voie, d'autres font les bords du chemin. La difficulté est grande car la voie a été foulée par les 25 ou 30 chiens, et parfois aussi par de jeunes cavaliers pleins d'ardeur et de fougue qui, avec leurs chevaux, compliquent encore le travail des chiens.

Le veneur intervient alors ; il entraîne les chiens en arrière et les encourage "Au retour, mes beaux..., il a doublé, oui il a doublé par là !" A pied, il cherche au milieu des chiens l'empreinte du chevreuil, ce vol-ce-l'est qui lui permettra de savoir jusqu'où l'animal a fait son retour.

"Vol-ce-l'est, mes bellots..., là, là, il s'en va là !"

Tout à coup un chien se récrie dans la brande : "écoute à Sallinbanque, écoute à lui, il s'en va !". Il a trouvé le décroché, les chiens rallient et le défaut * est relevé. Mais de précieuses minutes se sont écoulées.

Sur un chemin, un défaut peut être relevé en deux ou trois minutes, si tout se passe bien ; mais dans le bois, les revoirs sont inexistants et seul le travail des chiens se déployant permet de résoudre le problème.

L'idéal est d'avoir une meute habituée à chasser en éventail et quelques chiens qui ont l'art de trouver le décroché de la double déjà sur la voie d'aller. Ces chiens sont rares et précieux, car s'ils ne font pas gagner du temps, du moins n'en font-ils pas perdre.

Il est difficile de dire combien de fois, au cours d'une chasse, l'animal peut doubler, celà dépend, comme on l'a dit auparavant, de l'animal lui-même et du temps dont il dispose pour dresser ses embûches.

On peut cependant donner un ordre d'idée et affirmer que dans une chasse difficile de cinq heures, les chiens auront dû redresser quelques dix à vingt doubles voies.

CHAPITRE III

Le Change

Après une heure de chasse, si le train est rapide, l'animal commence à sentir sa fatigue, il va tenter de battre au change. *

Pour ce faire, il se rend dans les divers tenus * du canton pour y rencontrer ses congènères. Cette ruse, très souvent employée par les brocards, constitue l'une des difficultés majeures du courre du chevreuil dans les Landes.

A la différence du cerf, qui se fait accompagner par un ou plusieurs animaux avant de les livrer à la meute, le chevreuil ne cherche pas souvent l'accompagné. On peut cependant le rencontrer au moment du lancé d'un brocard qui cherche à croiser sa voie sur celle de sa chèvre, de même lorsqu'on l'ance un chevrillard, il est fréquent que sa mère suive la chasse et se livre au moment opportun pour sauver sa progéniture. Pour battre * au change, l'animal chassé met debout un autre chevreuil, croise sa voie, fait une double et se rase.

La suite est facile à imaginer : les chiens arrivant à grand bruit mettent en fuite l'animal frais et le chassent comme s'il était hallali,* commettant ainsi la plus grave et la plus fatale des erreurs.

En effet, depuis une heure ou plus, les chiens rivalisent d'ardeur, mais leurs forcent sont à présent altérées ; et voilà qu'ils se lancent aveuglément à la poursuite d'un animal frais ! Les rôles sont inversés et ce sont les chevreuils qui forcent la meute ! !... Très vite l'accumulation d'une pareille faute rompt le mordant des chiens et leur amour de chasser pour prendre.

Dans les Landes, la brande est épaisse et il est bien difficile de se rendre compte du change en voyant les animaux par corps. On peut passer à cinquante centimètres d'un animal rasé * sans le voir et surtout sans qu'il s'enfuisse. Le change est donc une affaire de chiens.

On reconnait le chien de change quand il met bas * **sur une** voie chaude que les autres chiens empaument comme des fous.

Le Marquis d'Armaillé écrit : "le vrai chien de change, c'est celui qui ne voudra plus d'un animal frais parce qu'il sait qu'il ne le mangera pas".

Ouvrons ici une parenthèse et posons le problème de savoir si les chiens chassent pour le simple plaisir de chasser ou pour celui de prendre, c'est-à-dire finalement manger.

Certes, il arrive que des équipages ne prennent pas pendant plusieurs saisons de suite et que malgré cela ils fassent de fort jolies chasses. Les chiens naissent avec l'instinct chasseur, la preuve en est donnée par les chasses merveilleuses que peuvent faire des jeunes chiens dans leur première saison, alors qu'ils n'ont encore jamais goûté de chevreuil. Mais si l'on compare ces meutes à celles qui ont la chance de prendre régulièrement, on se rend compte qu'il y a quelque chose en plus, l'étincelle, la goutte d'huile qui permet à tous les rouages de fonctionner sans peine. C'est la prise.

On cite dans la littérature, le cas d'un équipage qui faisait de belles chasses sans jamais réussir à conclure. On l'invita un jour à venir découpler avec un autre équipage qui prenait régulièrement et cette association prit un animal. Depuis ce jour, l'équipage nanti de la leçon repartit chasser seul. Lors des 17 chasses suivantes, on sonna 17 hallalis. L'étincelle avait jailli ! les chiens étaient en curée. *

Si donc il faut prendre pour avoir de bons chiens, il faut aussi avoir de bons chiens pour prendre. Il faut avoir des chiens de change.

Mais comment faire pour les initier ?

Certains préconisent de chasser dans une forêt très vive en animaux et de laisser faire les chiens. D'eux-mêmes, paraît-il, ils finiront par comprendre qu'il est vain de courir plusieurs animaux dans la journée et qu'il vaut mieux en maintenir un et un seul.

Le Marquis d'Armaillé propose de découpler dans un territoire vif en animaux, mais de sonner la rentrée au chenil dès que les chiens auront fauté dans le change ; quitte à rechasser le lendemain. Cette méthode très rigoureuse incite à la réflexion.

De nos jours, ces équipages de chevreuil découplent une fois, certains deux fois par semaine et à jours fixes.

Des veneurs n'hésitent pas à parcourir plus de cent kilomètres pour se trouver au rendez-vous. Sans parler de ceux qui peuvent faire 600 kilomètres, mais ce sont là des cas pathologiques !. Ils chaussent leurs étriers en pensant à la journée merveilleuse qu'ils vont passer. Ils espèrent que la voie sera bonne, que les chiens chasseront bien, qu'ils ne perdront pas la chasse comme l'autre dimanche, car il leur aura fallu la semaine pour se remettre de leur vexation.

On comprend alors aisément qu'il est impossible d'arrêter une chasse à la première erreur, ce serait le moyen le plus sûr de dégoûter hommes et chiens.

Que faire alors pour avoir au moins un chien de change ? Faut-il attendre que le hasard d'une saillie en révèle un ? Cela peut arriver, mais dans combien d'années et comment s'en apercevoir si l'on est contraint à toujours douter de ses chiens.

La seule solution efficace dans notre région est de se procurer, ne serait-ce que pendant une saison, un chien marquant le change. De cette façon, en ayant l'œil posé sur lui, en lui faisant entièrement confiance, il sera beaucoup plus facile de corriger sur le champ le reste de la meute.

L'exemple sera ainsi donné et d'autres pourront l'imiter. Dès lors, le mouvement amorcé, la meute aura enfin trouvé à son tour confiance et équilibre.

CHAPITRE IV

Pendant la chasse, le chevreuil utilise au maximun son environnement pour mettre les chiens en défaut ; l'eau lui est d'un précieux secours. Il y puise deux avantages : elle lui permet de soulager sa soif et de se rafraîchir le corps, mais aussi de ne laisser derrière lui pratiquement plus de trace.

Aussi le chevreuil n'hésite-t-il pas à battre * l'eau des marais, des étangs ou des ruisseaux du pays. Les chiens y sont d'ailleurs habitués et d'eux-mêmes, ils relèvent les défauts en parcourant les berges et en cherchant le moindre indice attaché aux herbes. Mais pour les rivières, le problème est plus délicat et l'homme doit intervenir.

Ne perdons pas de vue qu'il faut forcer l'animal de chasse et pas seulement le maintenir. S'il est vrai qu'il faut toujours laisser faire les chiens, pour l'eau, il convient de les appuyer méthodiquement.

Si le courant est faible, il faut entraîner les chiens sur la rive opposée pour vérifier s'il n'est pas sortant sur les devants. Ensuite, si les chiens ont mis bas en arrivant à l'eau, on fait d'abord les deux rives en aval car le plus souvent le chevreuil descend le courant. S'ils n'en refont pas aux branches ou aux herbes, on les conduit en amont. Si la manœuvre est sans résultat, on peut penser que l'animal a refusé l'eau et qu'il a doublé.

Si le courant est fort, l'animal peut hésiter à battre l'eau et il faut d'abord faire un retour. Si les chiens en refont là où l'animal est rentré à l'eau, il vaut mieux se porter en premier lieu vers l'amont car de toute évidence les chiens donnent dans l'eau parce que le sentiment a été déporté par le courant. Au contraire, s'ils n'en refont pas à l'eau, on se porte en aval, puis en amont et enfin sur les devants.

Quoiqu'il en soit, nous estimons qu'il ne faut pas mettre plus de dix minutes pour faire les petits devants, les rives et les arrières.

Si au bout de ce temps la sortie de l'eau n'est pas trouvée, il faut reprendre une à une les éventualités sans ne jamais négliger le fait que l'animal se relaisse parfois dans l'eau.

Comme pour le change, certains chiens sont particulièrement doués pour l'eau. Quelle joie pour les veneurs de les voir travailler, tantôt timides ou tantôt fiers. Ils font penser à ces enfants qui marchent dans la nuit en chantant pour se donner plus de courage.

CHAPITRE V

Les Chemins

On a déjà parlé des chemins à propos des doubles, mais lorsque l'animal est sur ses fins, il se fait chasser essentiellement sur les chemins.

C'est pour lui un terrain qui ne nécessite pas un effort d'impulsion aussi violent que celui qu'il fournit pour parcourir la brande.

Est-ce ruse ou instinct ? Toujours est-il que le fait de courir sur le sable et parfois sur le goudron constitue un nouvel obstacle pour les chiens.

En effet, si les chemins sont très humides, voire gorgés d'eau, le sentiment est dilué ; s'ils sont très secs, la voie s'évapore et les grains de sable que les chiens font voler en courant irritent leur muqueuse olfactive et altèrent ainsi le don principal des chiens : le nez.

Le vent est un obstacle supplémentaire, il déporte la voie à quelques dizaines de mètres parfois, et l'on est tout surpris quand on trouve un voi-ce-l'est et que les chiens maintiennent cette voie à vingt ou trente mètres de là.

Il y a enfin le fait qu'un animal sur ses fins n'a plus beaucoup d'odeur et que ses ruses deviennent de plus en plus difficiles à déjouer.

CHAPITRE VI

Le Relaissé ou le Rasé

Notre animal, malgré le dédale d'embûches qu'il a semé dans sa fuite, n'a plus de force ; il va se relaisser, * il va se raser. *

Après une double savante au sortir de l'eau ou non loin d'un roncier serré, il tente de se cacher du mieux qu'il peut. Les chiens arrivent et ne trouvant pas le décroché ils mettent bas * sur la double.

En fonction de la valeur de la voie, de la façon dont l'animal s'est fait chasser jusque là, il faut s'attendre à cette ruse.

Cette phase du laisser-courre s'enveloppe d'espoir autant que d'inquiétude. On sait que l'animal est là, mais on sait aussi que malgré les vingt-cinq ou trente chiens, la douzaine de cavaliers et le bruit que l'on peut faire, si l'on ne pose pas le pied "sur" l'animal, on ne le relancera pas et la nuit viendra les sauver.

Cette fois la vitesse d'exécution n'est pas capitale mais seule la rigueur importe. Les chiens ont mis bas, on les laisse faire un moment, puis on les entraîne sur les petits arrières et les petits devants. On foule ensuite la brande en décrivant une succession de circonférences de plus en plus vastes, tout en encourageant les chiens :

"Il est tapé là, mes bellots ! Ha, on le relance là... il est tapé par là !..."
ainsi devants, arrières et à côtés sont-ils foulés avec le même soin.

Pour relever un tel défaut il faut beaucoup de persévérance, ne pas hésiter à revenir là où l'on est déjà passé plusieurs fois, car on sait que, si on relance l'animal, les chiens le chasseront avec une ardeur renouvelée et le prendront très vite s'il est vraiment sur ses fins.

Dans la réalité, il est rare de prendre un animal à son premier relancé, il faut attendre généralement le troisième ou le quatrième pour qu'enfin l'animal se fasse coiffer.

S'il est vrai que les premiers chevreuils implantés dans les Landes se défendaient mal, ceux d'aujourd'hui sont passés maîtres dans l'art de ruser.

Puisqu'il faut rivaliser de finesse, le premier travail de l'homme est donc de parfaire celle de la meute.

TROISIÈME PARTIE

DES CHIENS
POUR LE COURRE DU CHEVREUIL

CHAPITRE I

DE LA RACE

Le nombre de chiens courants de grande taille à diminué en un siècle de moitié.

Si l'on compte encore plus de 5 000 sujets, les races de chiens courants ne dépassent pas la dizaine.

Des familles entières, sélectionnées minutieusement avec amour et art, ont disparu : le Virelade, né du croisement de Saintongeois du chenil de Monsieur Saint-Legier et de Bleus de Gascogne du chenil du Baron de Ruble. Le Vendéen, le Chambray, le Blanc du Roi et bien d'autres se sont éteints à cause des guerres.

La Société de Vénerie et la Société Centrale Canine, reconnaissent à présent neuf races de chiens courants de grande taille :

— Le Grand Bleu de Gascogne,

— Le Gascon-Saintongeois,

— Le Levesque,

— Le Poitevin,

— Le Billy,

— Le Français blanc et noir,

— Le Français tricolore,

— Le chien Blanc et Orange.

— L'Anglo-français.

Le Grand Bleu de Gascogne :

Le standard le définit ainsi :

"Chien de vieille race, éminemment français, dont la robe et l'expression forment un ensemble typique à nul autre pareil. Ses caractéristiques sont surtout dans sa robe et aussi dans sa tête qui est très noble et très française".

La tête est forte et allongée. La peau qui la recouvre est assez lâche et forme une ou deux rides le long des joues. Les oreilles, fines et papillotées, sont attachées très bas.

La robe est marquée de taches noires sur fond blanc entièrement truité de noir, ce qui lui donne une sorte de reflet bleu ardoisé.

La taille : 0,65 m à 0,72 m pour les mâles et 0,62 m à 0,68 m pour les femelles.

C'est un chien très fin de nez, rustique, bien gorgé, excellent dans la voie du chevreuil.

Le Gascon-Saintongeois :

"Chien d'ordre par excellence, il accuse la grande espèce des deux races dont il est le produit. L'expression de la race française se reflète dans sa physionomie et dans son attitude, aspect doux et confiant".

On reconnaît à ces chiens beaucoup de fond et de nez, mais ils sont de plus en plus rares.

Le Levesque :

"Chien d'ordre par excellence, très français, bien typé, bien découplé, osseux et avec beaucoup de lame".

La robe est noire et blanche, le noir ayant des reflets violacés. Les deux côtés de la tête sont noirs. Si la cuisse est noire, on y décèle la "marque de chevreuil", c'est-à-dire quelques poils gris-fauve formant une petite tache à l'arrière de la cuisse, au-dessus du jarret.

Certains auteurs affirment que cette "marque de chevreuil" est portée par des chiens spécialement doués pour le change.

Ce chien hélas, ne figure plus qu'à l'état d'exception.

Le Poitevin, ou chien du Haut-Poitou :

C'est un chien très distingué, réunissant à un haut degré de perfection la force, l'élégance, la légèreté sous un ensemble de couleurs des plus séduisantes.

Le Vicomte Emile de la Besge en a retracé l'historique en 1900 et concluait ainsi : "Voilà les renseignements très exacts et très authentiques que je peux vous donner sur ces chiens..., avec lesquels le veneur n'a qu'à les laisser faire et se croiser les bras".

Le Billy :

Chien bien bâti, fort, léger et distingué. Robe complètement blanche, blanc café au lait, ou encore blanche avec tache ou manteau orange clair ou citron.

Cette race créée de toute pièce par Monsieur Hublot du Rivault souffre un peu de l'excès de consanguinité, mais des infusions discrètes permettent à la race de maintenir son caractère propre.

Le Français Blanc et Noir :

Grand chien d'ordre, distingué, mais bâti en force, donnant de ce fait une impression d'équilibre.

Ce chien a été créé à partir du croisement de vieilles races gasconnes et saintongeoises, avec des infusions de sang anglais.

Ce chien connaît un vif succès dans les équipages de cerf et de chevreuil.

Le Français Tricolore :

"Chien d'ordre élégant, suffisamment charpenté et muselé. Robe tricolore à manteau plus ou moins étendu".

Le Français Blanc et Orange :

Il est très proche du précédent avec une robe blanche ou blanche et orange à manteau ou à tache.

L'Anglo-français :

Sous ce vocable, on définit non pas une race, mais plutôt un groupe de chiens français qui accusent nettement les infusions de sang anglais qu'on leur a apportées. Ils sont très nombreux de nos jours dans certains équipages.

On trouve dans le Sud-Ouest un éventail assez large de ces chiens.

Le Piqu'Avant les bleus découple principalement des Grands Bleus de Gascogne ; le Rallye Saint-Pau, des Billys ; le Rallye Aquitaine, des Tricolores et des chiens Blancs et Noirs ; le Rallye Malleret et le Rallye Cabana, des Blancs et Oranges et des Tricolores ; l'Equipage de Saint-Raphaël des Anglo-français.

Les autres équipages donnent tantôt la préférence aux uns, tantôt aux autres.

CHAPITRE II

DES QUALITÉS REQUISES

Elles sont de deux ordres : d'une part les qualités physiques, d'autre part les qualités morales.

D'aucuns vont sûrement brandir l'anathème contre l'ordre choisi, mais nous parlerons en premier lieu de l'unité de conformation et de beauté.

Le premier souci d'un éleveur est d'obtenir des chiens homogènes. Il ne gardera donc dans une portée que les chiots dont la conformation, la silhouette et la robe correspondent à son goût personnel et à la meute. Il choisira les sujets bien faits et agréables à regarder.

L'homogénéité est souvent délaissée des veneurs qui préfèrent avoir des chiens disparates, de toutes races, mais qui chassent. Ce en quoi nous acquiesçons volontiers ; seulement tôt ou tard, ils finiront par rechercher l'homogénéité qui leur manque. Ce travail aurait très bien pu aller de pair avec le souci de sortir des chiens chasseurs, dans la mesure où dès la naissance une première sélection s'impose.

La Vitesse :

C'est une qualité fondamentale et tout particulièrement nécessaire dans le massif des Landes.

Les chevreuils y sont nombreux et remarquablement entraînés par les briquets des indigènes dont la seule joie est de s'enfuir chasser les animaux du pays.

Il convient donc de bousculer l'animal qu'on attaque, de le sortir de son train pour l'empêcher de ruser sans cesse au nez des chiens et à la barbe des veneurs.

Les chiens doivent forcer leur animal et non le prendre après six ou sept heures parce qu'il n'y a pas eu de change ou que l'animal a été trahi par son souffle.

N'est-il pas plus agréable de voir et d'écouter ses chiens chasser à vive allure, nous offrir une musique splendide pendant les deux premières heures, puis maintenir une voie sans gros défauts car l'animal bousculé ne peut pas multiplier ses ruses à l'infini, et finalement prendre dans un ultime effort, plutôt que de passer sa journée à redresser présomptueusement des défauts en sachant, par expérience, que l'animal continuera sa chasse ainsi jusqu'à la nuit !...

Ce sont là deux conceptions qui plus que s'opposer doivent se compléter mutuellement.

L'excès de vitesse peut conduire les chiens à suraller la voie, à ne pas marquer le change, à ne pas crier beaucoup, et à ne plus chasser avec finesse. Le manque de vitesse pour sa part peut mener à un marathon de tracasseries pour ténors en mal de réussite.

Une fois encore la vérité est dans un juste milieu.

La Résistance et la santé :

Il faut savoir qu'un laisser-courre de cinq heures est chose banale dans les Landes et que les chiens ont parcouru une quarantaine de kilomètres dans un territoire très pénible pour eux.

D'ailleurs le temps mis et la distance parcourue ne sont pas toujours proportionnels ; cela dépend essentiellement de la valeur de la voie, du territoire emprunté, de la résistance du chevreuil et de la tenue des chiens. Il convient de les avoir bien bâtis, membrés solidement, larges, profonds de poitrine et bien musclés. Il faut avoir des athlètes capables à la fois de se donner à fond et de maintenir leur allure.

La santé est capitale : tout chien dont la santé a été ébranlée voit raccourcir inéluctablement sa carrière.

Dans le Sud-Ouest, outre les maladies banales comme les congestions pulmonaires ou rénales qu'engendrent les chasses difficiles par grands froids, les bains dans l'eau glacée ou les longues retraites sous les intempéries, l'Ankylostomose et la Piroplasmose restent les deux affections les plus redoutables.

La première, si elle se présente sous la forme aigüe, décime littéralement une meute et quelques équipages du Sud-Ouest en ont douloureusement pâti. Dans sa forme chronique, l'anémie qu'elle provoque enlève tout mordant et vitalité au malade.

La seconde, avec la variété de formes qu'elle peut recouvrir, est très dangereuse chez le chien courant dont la rusticité lui confère une résitance telle que le mal passe très souvent inaperçu. Ce n'est qu'après plusieurs rechutes que la Piroplasmose devient clinique ; mais il est alors trop tard car elle se présente sous la forme d'une maladie auto-immune dont la guérison est aléatoire.

Qualités morales

Cette expression que l'usage a coloré d'une teinte antropomorphique, rassemble en fait les qualités qui découlent du spychisme et de la psychologie animale.

Elles s'associent aux précédentes et réunissent cinq notions : la créance, la finesse de nez, l'intelligence de la chasse, la gorge et le mordant.

La Créance :

Autrefois les équipages chassaient indifféremment tel ou tel animal : un jour le cerf, le lendemain le cochon. Les chiens pouvaient ramasser la première voie venue. De nos jours, la chose tend à disparaître et nos équipages se sont spécialisés. On dit que les chiens sont créancés sur la voie du chevreuil lorsqu'ils ne chassent que cet animal. C'est la condition sine qua non pour faire admettre une meute à la Société de Vénerie.

La finesse de nez :

Elle permet aux chiens de maintenir des voies difficiles. On a coutume de dire que c'est une des grandes qualités des chiens français et les équipages des Landes ont bien su en tirer parti. Il faut reconnaître que le Bleu de Gascogne excelle dans l'art de mener ce genre de voie, à tel point qu'on se demande parfois en le voyant chasser vol-ce-l'est par vol-ce-l'est, s'il ne trouve pas dans cet exercice l'apogée de son plaisir. La prise lui importe bien moins que cette jouissance qu'il éprouve lorsque seul, ou à la tête d'une meute indifférente et presque honteuse, il crie avec fierté.

L'idéal est d'obtenir un lot de chiens de même valeur, un lot dans lequel chacun travaille pour la meute et non pour son propre compte. Mais ce n'est là qu'un idéal.

L'intelligence de la chasse :

Elle est souvent remarquable chez le vieux chien car l'expérience compte beaucoup. Leurs moyens physiques s'amenuisant, ils économisent leurs forces et chassent plus avec leur tête qu'avec leur énergie.

C'est le cas du chien de change. Il a compris que chasser plusieurs animaux dans la journée rend la prise souvent impossible. C'est aussi le cas du chien qui s'écarte continuellement de la meute pour trouver le décroché d'une double voie. Bien que très précieux, il fait prendre des animaux à condition de ne pas trop s'éloigner de la meute sous peine de devenir un désastre car il couvrirait la voie et le paquet de chiens ne saurait jamais à qui rallier.

L'amour de la chasse :

Qualité voisine de la précédente, elle est essentiellement héréditaire mais s'épanouit lorsque les efforts des chiens sont récompensés par quelques prises. Cette qualité représente un des plus essentiels critères de sélection.

La Gorge :

Sans vouloir en faire une règle absolue, la gorge du chien reflète sa personnalité. Voyez ces Bleus de Gascogne, ils sont rustiques et leurs têtes expressives ; écoutez-les crier, on retrouve leur regard grave, doux et confiant.

Les Blancs et Noirs, bâtis en force, sont des chiens qui "cognent" dans leurs récris. Les Tricolores, pour peu qu'ils accusent quelque infusion de sang anglais, sont moins loquaces mais leur gorge reste très chaude à entendre.

Lorsqu'un veneur évoque un souvenir de chasse, il dépeint toujours les récris de la meute qui ont fait sa joie tant la musique est émouvante et particulière.

Aucune gorge n'a son pareil et l'ensemble forme un spendide concert où s'entremêlent harmonieusement toutes les variations de rythme, de puissance, de ton et de timbre.

Lors des requêtés, les chiens crient peu, puis on dit que "ça se réchauffe" quand ils en refont davantage ; dans le change, un chien marque le change en n'appelant plus ; certains chiens crient bien plus quand l'animal est sur ses fins. Ce sont là autant de mouvements du concert qui ne doivent échapper aux veneurs et qui contribuent à parachever la communion d'efforts et de plaisirs entre hommes et chiens.

Le mordant :

Etroitement lié à la résistance, ce que l'on appelle la tenue du chien, et à son amour pour la chasse, il représente la flamme qui ne doit jamais s'éteindre : c'est pour un chien avoir le feu sacré.

Rien n'est plus agaçant et démoralisant pour un maître que de voir ses chiens dans un défaut se préparer une litière d'herbes et de feuilles, se coucher et attendre que le défaut soit relevé par un confrère beaucoup plus zélé. Dans la difficulté, au contraire, toute la meute doit s'efforcer de reprendre la voie et non pas seulement quelques vedettes sur qui le reste des chiens reposent leur confiance.

De deux choses l'une : ou bien ces chiens sont fatigués ou malades et il faut les soigner, ou bien ils n'ont pas suffisamment l'amour de la chasse et il faut les pendre car cette qualité permet aux autres de s'épanouir pleinement.

CHAPITRE III

DES MOYENS POUR OBTENIR CES CHIENS

La réponse contient dans trois mots : — Elevage,
— Sélection,
— Entraînement.

L'élevage :

S'il est vrai que de nos jours tout se fait sous le règne de la vitesse, de la rentabilité et de l'efficacité, nous avons en matière de vénerie beaucoup à apprendre de nos pères.

Une meute n'est jamais quelque chose qui s'achète et l'histoire montre qu'une très bonne meute placée dans les mains d'un mauvais maître ou d'un piètre piqueux s'effondre en bien moins de temps qu'elle avait mis à se bâtir.

Or il est tentant et parfois indispensable à un équipage qui se monte d'aller par monts et par vaux frapper aux portes des chenils qui jouissent d'une période heureuse et leur demander des chiens, et des bons de préférence ! Une telle conduite est gênante pour l'équipage sollicité car il a du mal à refuser et aimerait rendre ce service, mais on ne peut lui faire grief de garder ses bons chiens pour lui.

C'est plutôt avec l'élevage que l'on peut améliorer la meute en tirant souche des meilleurs chiens dont on dispose ou en demandant des saillies qu'on ne vous refusera sans doute jamais.

S'il faut parler chiffres, il est courant de dire que pour chasser avec 25 chiens il en faut au moins le double au chenil. Les chiens sont en effet soumis à rude épreuve au cours d'une saison.

Il n'est pas rare d'avoir des chiens malades, estropiés, fatigués, des chiennes en feu ; d'en perdre un, deux, ou davantage sur une route culbutés par des voitures, et cela n'arrive jamais aux plus mauvais chiens !-

Tout cet ensemble de cas contribue à diminuer le nombre de chiens disponibles pour la chasse.

L'élevage s'impose donc comme un facteur fondamental de l'équilibre d'une meute d'autant qu'il faut en permanence assurer la remonte de l'équipage par une jeunesse minutieusement sélectionnée.

La Sélection :

Elle s'effectue en trois temps :

a) - au niveau des géniteurs.

Vers la fin de chaque saison on choisit les chiennes et les étalons dont on veut tirer produits. Ce choix est très important et de ces croisements dépend l'avenir de la meute.

Il ne faut surtout pas tomber dans la sentimentalité, l'amour de la chasse et la conformation du géniteur priment. Certains défauts, comme la mauvaise santé, le manque de taille, de tenue et l'absence de mordant sont rédhibitoires. Il y a donc, à ce niveau, lieu d'effectuer une première sélection sur les potentialités héréditaires.

b) - au niveau des chiots.

On élimine les chiots qui ont des défauts. Ceux qui ont du ladre, les chétifs, ceux dont la robe et le type ne sont pas conformes à la meute. La nature est généreuse et une bonne lice peut porter plus de dix chiots. Devant une pareille prolificité, il est relativement facile de ne garder que quatre ou cinq chiots bien faits.

c) - A leur première saison de chasse.

Les jeunes chiens sont sélectionnés sur leurs qualités physiques et morales. Il ne faut pas hésiter à éliminer ceux qui ne se seront pas déclarés pendant la saison. Cette sélection peut paraître sévère car on voit souvent des chiens ne se déclarer vraiment qu'à la deuxième saison et faire cependant une belle et longue carrière.

Cela est parfaitement vrai, mais on en voit aussi beaucoup qui chassottent, mais que l'on garde pendant deux, trois saisons parce qu'ils sont issus de chiens excellents et que l'on espère toujours qu'ils se déclareront bientôt.

De tels chiens n'apportent rien, pis encore, ils encombrent le chenil et privent un jeune de se révéler et de faire, qui sait, un des meilleurs chiens de la meute.

L'Entraînement :

Signe du temps, les moments auxquels un maître d'équipage peut se consacrer à ses chiens sont de plus en plus courts.

Ne versons pas trop de pleurs sur le passé, où le temps ne comptait pas, mais il est indubitable qu'une meute de chevreuil ne peut être abandonnée au chenil pendant l'intersaison qui court d'avril à fin septembre.

Gaston Phoebus, écrivait au XIVe siècle : "Ont doit chaque jour au matin mener les chiens s'ébattre, les laisser longtemps au soleil dans un beau pré pour paître et faire leurs médecines, et peigner chaque chien un à un".

La chose n'est plus pensable aujourd'hui et la solution consiste à offrir aux chiens une cour d'ébats la plus grande possible, afin qu'ils ne s'ennuient pas et puissent se détendre à volonté.

Mais lorsque le début de la saison approche les chiens ont "fait du lard" durant l'été et il est indispensable de les remettre en souffle. Que ce soit à pied, à cheval ou à bicyclette, il faut sortir les chiens l'été. Outre le souffle, on les oblige à retrouver la discipline et l'habitude d'être en paquet.

Grâce à ce travail, au moins hebdomadaire en août et septembre, on découple alors aux premières chasses des chiens musclés, résistants et sous le fouet.

Dans le cas contraire, si l'on ne reprend les chiens en main qu'au mois d'octobre, il faudra sacrifier au moins quatre chasses pour mettre les chiens en souffle et l'on arrive au moment de la chasse à la palombe, (chasse sacrée dans le cœur du Landais) qui contraint les équipages à arrêter de chasser à courre pendant un bon mois dans les territoires où les palombières pullulent.

C'est là un mal nécessaire si Veneurs et Nemrods de la plume veulent cohabiter en paix.

Cette cassure dans la saison, des équipages l'évitent en allant chasser dans des territoires privilégiés, mais d'autres, moins heureux, sont contraints à la discrétion voire au silence.

Le résultat se fait vite sentir, les uns commencent à prendre des animaux dès octobre, les autres n'espèrent prendre qu'à partir de décembre.

Quoiqu'il en soit, si l'élevage est suffisant et la sélection bien faite, le comportement des chiens à l'entraînement et en début de saison renseigne assez vite de la suite de la saison de chasse.

Loin de vouloir battre un record dans le domaine des prises, il faut cependant prendre de temps en temps, et surtout chercher à faire de jolies chasses.

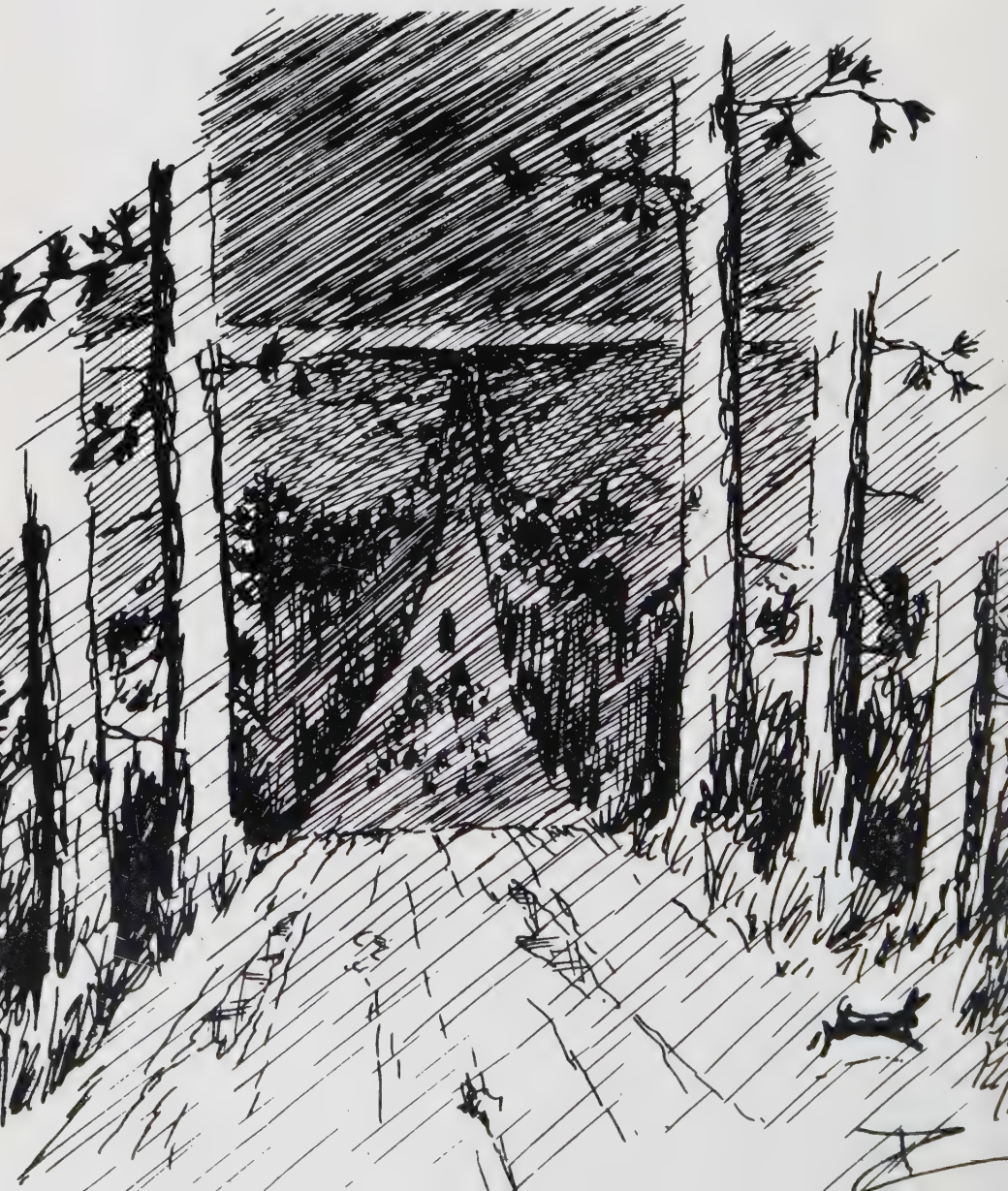
QUATRIÈME PARTIE

DE L'EQUIPAGE

CHAPITRE I

De l'Equipage et son organisation

Un équipage désigne, selon A. Pairault, «l'ensemble des matériels et du personnel servant à la chasse à courre», c'est-à-dire les chiens, les chevaux, les voitures, les piqueurs, les valets de chiens, enfin les veneurs et le maître d'équipage.



Chaque équipage est reconnaissable par ses couleurs et son bouton.

Les couleurs sont celles de la tenue que portent les membres de l'équipage, tantôt rouge à parements noir ou bleu, tantôt noire à parements ventre de biche, ou bien verte parements et gilet en velours vert cotelé avec galons de vénerie ou encore tête de nègre à parements chaudron, etc...

Seuls les membres d'équipage portent une tenue aux couleurs de l'équipage ; les invités, pour leur part, portent la tenue noire sans parements ni galons de vénerie.

Les boutons de la tenue d'équipage sont généralement frappés d'un motif cynégétique (tête de cerf, hure de sanglier, chevreuil, chien, etc...) ou de la devise de l'équipage : - «Hallali partout», «Toujours là», «Marche ou crève», «Ecoute et tais-toi», «Tiens bon breton».

Seuls les membres de l'équipage sont autorisés à porter ce bouton sur leur tenue et comme épingle de cravatte ; on les appelle pour cette raison les Boutons d'équipage. A leur tête, le maître veille à la bonne marche de l'équipage et assume la direction du chenil et des hommes qui servent au titre de piqueurs, valets de chiens ou hommes d'écurie.

L'équipage dispose généralement d'un rendez-vous de chasse sur le territoire où il découple ; les veneurs s'y retrouvent chaque jour de chasse et y laissent le reste du temps leurs chevaux et les chiens.

On distingue deux sortes d'équipages. L'équipage porprement dit dont le maître est propriétaire des territoires de chasse, des chiens, et qui surtout assume la responsabilité complète de ses actes, y compris celle des finances. Le Rallye est plutôt le fruit d'une association d'hommes qui mettent leurs biens en commun et partagent les dépenses inhérentes à l'équipage. A sa tête, le maître d'équipage gère alors en bon père les intérêts de cette association.

La chasse à courre dans le Sud-Ouest ne connait pas le faste ni la popularité de celle qui se pratique dans «le Nord».

Cela tient autant aux équipages eux-mêmes qu'au contexte régional. Nés le plus souvent de l'initiative d'une famille ou d'un petit groupe d'amis, les équipages landais découplent sur la voie d'un animal dont la noblesse d'allure n'a rien de comparable à celle du cerf. Animal plus petit, plus rapide, très rusé et difficile à prendre, il n'attire guère la curiosité des gens du pays. Pour cette raison, les équipages landais ont la chance d'être habitués à chasser en toute quiétude et pour leur seul plaisir.

C'est là un avantage énorme sur d'autres régions, comme la région parisienne où la vénerie évolue dans une athmosphère infernale : bien souvent l'équipage qui chasse se grossit de quelques deux ou trois cents voitures qui sillonnent une forêt magnifiquement percée avec l'intention de prendre part à la chasse au moins autant que les boutons d'équipage et d'arriver à l'halalli avant tout le monde, même avant les chiens ! ...

De tels équipages font autant preuve de mérite que de résignation, car ils savent qu'il est impossible d'interdire à un quidam de circuler dans une forêt domaniale sous peine de voir s'effondrer le prestige de l'équipage aux yeux de la population locale qui est bien plus sensible au décorum déployé qu'aux difficultés rencontrées pour mener à bien un laisser-courre dans les règles de l'art.

Dans notre région, la situation est heureusement inverse. On ne découple guère plus de trente à trente cinq chiens, une dizaine de boutons suivent la chasse accompagnés de quelques invités à cheval ou en voitures.

Les traditions sont néanmois respectées : on porte une tenue d'équipage, les boutons tout comme les trompes sont régulièrement astiqués ; on ne pratique généralement pas la chasse avec relais car on préfère découpler meute à mort ; on vient par la voie et, quand tombe la nuit, la retraite est faite à cheval. Le faste est peut-être absent mais les suiveurs, peu nombreux, s'intéressent moins à l'éclat des cuivres qu'à celui des gorges des chiens et les boutons rivalisent plus d'initiatives heureuses que d'académie dans leur façon de monter à cheval.

On comprend alors pourquoi la chasse à courre dans les Landes s'est imposée une méthode de chasse propre tout en demeurant un sport traditionnel et amical plutôt qu'une éclatante parade mondaine.

CHAPITRE III

De l'Equipage et son Ambiance

L'athmosphère qui règne dans un équipage dépend malheureusement d'un facteur essentiellement financier et il faut considérer séparément deux types d'équipages.

Les grands équipages se disputent parfois assez rudement les adjudications pour la chasse à courre dans les forêts domaniales ou certaines forêts privées. Bien souvent, c'est le plus offrant qui l'emporte mais il se place devant une situation financière qu'un seul homme ne peut assumer. Le maître d'équipage est contraint alors de choisir ses boutons en fonction de l'estime qu'il leur porte en tant qu'homme, mais aussi en tenant compte de l'apport financier qu'ils représentent.

C'est là un mal nécessaire qui ouvre parfois les portes d'un équipage à des "Monsieur Jourdain" dont l'éducation et l'amour pour la chasse ne sont hélas pas toujours proportionnels à leur fortune. Dès lors, les rapports entre les membres de ces équipages sont faussés, les clans se forment, le mépris côtoie l'estime, la sincérité se heurte à la suffisance et les intrigues ne sont étouffées que par la plus adroite diplomatie d'un bon maître d'équipage.

A côté de ces équipages, il en existe d'autres, généralement plus modestes, constitués d'amis véritables dont le seul but est de se réunir pour chasser ensemble, pour parler de la même chose avec le même langage et le même amour.

Pour ceux-là, l'argent est tout-à-fait secondaire pourvu que les capacités et les qualités de chacun répondent à celles de l'ensemble. Dès lors les divergences de pensée ne se heurtent jamais et se tournent davantage en discussions amicales souvent teintées d'ironie aimable ou d'humour.

Grâce à cette entente et à la bonne humeur qui règne dans ce genre d'équipage, le maître peut tout attendre de ses boutons. Qu'il en exprime le désir et les voilà devenus piqueux pour faire le bois le matin, valets de chiens pour rameuter ou aides pour relever un défaut. Qu'il fasse part de ses problèmes et tous s'acharnent à les résoudre le mieux possible, car chacun à trouvé sa place et sait tenir son rôle.

CHAPITRE IV

Du rôle du bouton et du maître d'équipage

Le courre du chevreuil dans les Landes nécessite une meute bien rodée, parfaitement adaptée au pays et à l'animal, mais aussi des hommes prêts à se dépenser sans compter.

Ne parlons pas de ces équipages où le maître entend chasser seul. Les boutons évoluent alors dans la crainte perpétuelle de gêner la chasse et de se faire incendier de reproches, sinon d'injures. Aussi se bornent-ils à n'être que des spectateurs à qui incombe la lourde tâche de trouver le vol-ce-l'est qui manque ou de sonner la vue dont on a besoin.

Par contre, la plupart de nos équipages landais sont constitués d'amis qui s'estiment et qui entendent chasser activement. Le maître d'équipage mène la chasse tout en admettant que ses boutons prennent part au laisser-courre.

Le rôle du bouton est principalement de seconder, en fonction de ses goûts et de ses aptitudes, son maître d'équipage.

Ou bien il aime faire les arrières ou les devants pour trouver un vol-ce-l'est, ou bien il suit les chiens, les fait rallier, les arrête sur la faute, les encourage quand ils sont sur le droit, sonne les circonstances de la chasse ou foule la brande avec le maître pour relancer un animal rasé. Autant de petites tâches qui n'ont rien de pénible lorsqu'elles sont mises en œuvre de gaité de cœur ou ordonnées avec simplicité.

On pourrait encore parler de ces menus travaux effectués dans le rendez-vous de chasse, comme couper du bois, charger du foin, réparer des clôtures, conduire un camion ou soigner des chiens.

Ils ne sont pas certes indispensables à la bonne marche d'un équipage mais ils contribuent à entretenir une ambiance amicale qui se retrouve dans les rapports entre les hommes au cours de la chasse.

Optimisme, courage, courtoisie et bonne volonté telles sont les premières qualités d'un bouton d'équipage.

Quant à celles du maître on pourrait en écrire un livre, ce qui d'ailleurs à souvent été fait.

Il doit tout voir, tout entendre, tout sentir et tout savoir. On l'observe, on l'admire, on lui obéit parfois et on le critique souvent.

J. Kulp a brossé un tableau excellent du maître d'équipage qui doit, selon lui : "connaître la Vénerie comme d'Yauville, être cavalier comme La Guérinière, résistant comme le duc de Bourgogne, autoritaire comme Savary, sonner de la trompe comme le Marquis de Dampierre, être administrateur comme le baron Louis".

En fait, ces qualités ne contiennent jamais toutes à la fois sous une seule cape ; il faut en effet garder une grande place à la volonté de maintenir les traditions de la Vénerie en les faisant aimer et respecter des jeunes qu'on a le devoir d'initier et en s'imposant comme le meilleur modèle possible.

La disponibilité des uns, associée à l'expérience des autres, permet alors à l'équipage de trouver sa personnalité et son épanouissement dans une méthode de chasse élucidée.

- CINQUIÈME PARTIE -

De la Méthode pour courrir le Chevreuil

La Vénerie s'est imposée un certain nombre de principes pour chasser à courre, mais on s'aperçoit vite que chaque équipage a sa façon de chasser et il serait illusoire de chercher à calquer telle ou telle dans le but d'arriver à des résultats semblables.

En fonction du territoire, des moyens disponibles, de sa conception et de son expérience de la chasse, on est à même de proposer une méthode de chasse en reconnaissant bien volontiers qu'elle n'a rien d'absolue, tant il est difficile d'arriver à la perfection dans ce domaine.

On peut cependant affirmer que le succès tient à la qualité des chiens pour la plus grande part, mais qu'il ne faut pas négliger pour autant la responsabilité des hommes dans la beauté et la réussite d'un laisser-courre.

CHAPITRE I

De l'Importance de l'Attaque

Les chevreuils sont assez nombreux dans les Landes, mais pas suffisamment pour qu'on se permette d'attaquer à la billebaude*. Il convient donc de faire le bois la veille ou le matin d'un laisser-courre pour contrôler que les animaux se cantonnent toujours au même endroit.

L'hiver, on ne dispose guère plus de deux heures pour mener sa quête et bien fermer une enceinte. Pour cette raison, le bois n'est généralement pas fait par un seul homme, mais par quelques boutons qui n'hésitent pas à quitter leur lit très tôt le matin pour se livrer à ce travail et participer au rapport.

On peut faire le bois seul ou avec un limier.

Seul, la chose n'est pas facile : Certes, doit-on être capable de reconnaître un vol-ce-l'est de chevreuil d'un pied de brebis, mais il est parfois délicat de bien juger de la fraîcheur du pied. Lorsqu'il a gelé, par exemple, l'empreinte laissée par le chevreuil est couverte de givre et l'ont est donc en droit de penser qu'elle n'est pas fumante. Mais voyez ce même vol-ce-l'est lorsque les rayons de soleil ont réchauffé la terre et fait partir le givre en vapeur, il vous semble parfaitement récent, bien marqué, sans toile d'araignée, ni grains de sable au fond. Toujours est-il, qu'il s'agit là d'une voie au moins de la nuit et qu'il serait bien aléatoire d'y mettre les chiens car l'animal peut être loin.

Il convient donc de développer son sens critique pour bien contrôler ce que l'on sera à même d'affirmer au rapport.

L'idéal est de s'accompagner d'un chien calme, fin de nez et habitué à cet usage. En le voyant en refaire sur un vol-ce-l'est, on peut facilement juger de la qualité de la voie. Ce limier ne doit jamais crier et il ne faut pas non plus mener sa quête trop loin dans la brande au risque de mettre debout les animaux que l'on rembuche et de compromettre à coup sûr l'attaque comme la chasse. En effet, des animaux debouts se décantonnent aussitôt tranquillement et ne laissent derrière eux qu'une voie de contact* que les chiens, aussi fins de nez soient-ils, auront du mal à maintenir pour peu que les conditions athmosphériques soient défavorables.

En fait, il est indispensable que le lancé soit l'affaire de quelques minutes si l'on ne veut pas fatiguer les chiens, lasser les boutons et écorcher les nerfs du maître d'équipage. Un pied bien fait assure une bonne attaque et permet aux chiens de bousculer l'animal dès le début car ils jettent leur premier feu sur un chevreuil avec la ferme intention de ne plus le perdre du nez.

Sans doute est-ce pour cette raison qu'un équipage landais a choisi comme devise : "S'es lançade, es gahade", ce qui signifie en patois : Si c'est lancé, c'est attrapé".

CHAPITRE II

Chasser à Cor et à Cri

Les chiens tout comme les hommes sont tantôt joyeux quand la voie est fumante, tantôt inquets ou désabusés quand elle ne vaut rien.

Aussi convient-il souvent d'encourager les chiens en sonnant de la trompe les tons pour chiens ou les bien-allers et en les appuyant par toutes ces locutions traditionnelles à fortes résonances.

Dès lors les chiens sont habitués à la trompe et à la voix de celui qui les appuie. Beaucoup d'équipages préfèrent que seul le maître conduise ses chiens. Cela lui permet d'affirmer son autorité sur eux et de les avoir sous le fouet autour de lui. Parfois on admet que quelques boutons, dans la mesure où ils sont dans le droit, appuient également les chiens. C'est là, pour un maître, faire preuve d'un certain altruisme sympathique qui consiste finalement à laisser prendre aux boutons le plaisir là où ils le ressentent.

Dans la mesure où une telle pratique n'est pas abusive, elle ne nuit jamais et permet d'encourager davantage les chiens, de se les renvoyer d'un veneur à l'autre quand on foule, de les arrêter plus facilement quand ils sont sur la faute, de les faire rallier et de maintenir enfin des voies difficiles en l'absence du maître d'équipage qui parfois est retardé par quelque marais ou clôtures inopinées.

Enfin, il faut chasser à cor et à cri d'un point de vue tactique.

Dans les Landes, les animaux disposent d'un terrain tout-à-fait propice aux ruses les plus adroites s'ils ont l'entière initiative du jeu. Il est donc nécessaire, si l'on veut prendre, de bousculer l'animal de chasse dès le lancé pour qu'il prenne un parti. Le fait d'appuyer les chiens à cor et à cri pendant la première heure, contribue certainement à effrayer l'animal, à l'empêcher de ruser avec autant de facilité et à s'enfuir sans pouvoir revenir sur sa voie chassée avant un certain temps.

Une fois encore, il ne faut pas pécher par excès sous peine d'abrutir les chiens qui ne savent plus où donner de la tête et qui croire.

D'autre part, le fait d'appuyer les chiens et de trop sonner peut parfois gâcher le plaisir de ceux qui aiment à entendre de jolis récris.

CHAPITRE III

Laisser faire les Chiens

On pourrait penser que cette attitude est contradictoire avec la précédente, en fait elle est complémentaire.

Lors d'un défaut ou quand les chiens balancent, il est très important de ne pas les gêner en leur parlant. Au contraire, un silence profond doit venir peser sur la meute et inciter chaque chien à œuvrer attentivement pour retrouver la voie.

Les chiens disposent d'un instinct chasseur et d'un flair meilleurs que les nôtres et il est plus modeste et sage de les laisser chasser eux-mêmes plutôt que de vouloir présomptueusement les entraîner là où l'on suppose que l'animal s'enfuit. Le Vicomte de Chézelles dit qu'il faut "avoir une connaissance parfaite de la valeur de ses chiens et un grand calme dans les défauts".

Ce n'est qu'au bout de quelques minutes, lorsque les chiens n'arrivent pas à relever leur défaut, qu'il convient de les encourager et de les aider à reprendre la voie.

Bien des expériences malheureuses, mais riches d'enseignement, ont montré qu'il était souvent déplorable de vouloir anticiper l'action des chiens.

Lors d'un relancé à vue, si tout le monde crie "Taïaut !" les chiens ne savent plus où se porter même s'ils ont compris par ce mot que l'animal de chasse est reparti.

Il faut en fait que le veneur le mieux placé appelle seul les chiens et que les autres retiennent leur enthousiasme. Il est aussi très dangereux de vouloir couper la fuite d'un chevreuil, dans l'espoir de le voir doubler et se jeter dans la gueule des chiens.

En effet, on produit au chevreuil un tel "stress" qu'il ne laisse plus aucun sentiment derrière lui et il n'est pas rare de le perdre définitivement, alors que les chiens plus méthodiques l'auraient chassé encore quelques centaines de mètres et l'auraient pris.

Ce sont là souvent péchés de jeunesse dont il faut cependant essayer de se corriger.

CHAPITRE IV

Prudence dans les Renseignements

Laisser chasser les chiens et les mener par la voie sont deux principes fondamentaux en Vénerie. Cependant lorsqu'un défaut se prolonge et que les éventualités ont été examinées une à une sans résultat, on remercie le ciel quand un renseignement pertinent vient sauver la situation et permet aux chiens de reprendre leur course à quelque distance du défaut.

Seulement c'est user là d'une arme à double tranchant. En effet, autant il est précieux de donner au maître un bon renseignement pour lui permettre d'y mener ses chiens, autant une mauvaise indication peut induire en erreur et compromettre inéluctablement la suite du laisser-courre.

On a déjà dit combien il était parfois difficile de juger un animal de chasse : Qu'il se fasse voir après un relancé, les uns le jugeront clair et sec, d'autres foncé et mouillé, tout dépend en effet de la subjectivité de chacun et parfois tout simplement de l'éclairage.

De plus, dans les chemins de sable, rien ne ressemble plus à un pied frais qu'un autre pied. Pour peu que plusieurs animaux aient été dérangés, il faut alors tenir compte du fait que le vol-ce-l'est d'un animal de chasse se modifie en fonction de la fatigue de l'animal. Au lancé, il écarte les pinces sans trop marquer le sol, puis il les ouvre davantage quand il doit forcer ses allures. En fin de chasse les pinces se sont ressérées et marquent beaucoup moins ; on dit qu'il marche sur les pointes.

Il ne faut donc pas sonner avant de s'être armé d'un maximum de certitudes. D'ailleurs le maître d'équipage a bien conscience de cette difficulté et se fait, pour cette raison, parfois tirer l'oreille avant de se rendre là où on l'appelle sur une voie ou un vol-ce-l'est. Ce sont alors les nerfs du bouton qui sont mis à rude épreuve. Il sonne... appelle... resonne... mais personne ne semble vouloir l'entendre ; des minutes interminables s'égrènent sans que les chiens n'arrivent. Il s'impatiente, se décourage, s'insurge, prend le ciel ou ses confrères à témoin jusqu'au moment où l'on condescendra à le rejoindre.

Si les chiens empaument la voie, on lit sur son visage une pointe de fierté ; s'ils n'en refont pas, c'est que le pied n'est pas bon, il demeure penaud et reconnaît son erreur. Il faut en effet se méfier de vouloir trop imaginer la chasse d'un chevreuil. On cherche alors à devenir plus le champion d'un immence jeu de piste qu'un véritable participant au laisser-courre des chiens. Chacun sait qu'à force de vouloir entendre un bruit en forêt on l'entend et que de vouloir trouver un pied sur un chemin, on finit toujours par en trouver un, mais encore faut-il que ce soit le bon !

Pour bien faire, il faudrait convenir (entre veneurs) d'un code correspondant au degré de certitude que l'on a d'un renseignement. Ainsi le maître d'équipage, avant de déplacer ses chiens, pourrait savoir par quelqu'écho de trompe si ce que l'on annonce est une indication certaine ou une information difficile à vérifier parfaitement.

On éviterait ainsi de sortir trop souvent les chiens de la voie car, lorsque cette manœuvre se répète trop fréquemment, on altère l'initiative des chiens et l'on risque de les dégouter de chasser en les appuyant sur une autre voie que celle qu'ils maintenaient jusque là.

CHAPITRE V

Avoir la Foi

On a dit que l'amour de la chasse était la première qualité morale d'un chien ; il en va de même du veneur.

S'il n'est pas nanti de cette volonté de réussir ce qu'il entreprend, il n'arrivera sans doute jamais à surpasser ses problèmes.

La Vénerie est une école de persévérance :

Que l'on ne parvienne à démêler un défaut, il faut redoubler d'ardeur et de courage. Il n'est pas question d'abandonner ici l'animal de chasse et de repartir en attaquer un autre sous prétexte que le premier se défend trop bien. C'est lui qu'on a lancé, c'est lui qu'il faut prendre !

Que le chevreuil sur ses fins se rase, il faut fouler jusqu'à la nuit car il suffira peut-être de le relancer pour que les chiens le prennent et soient ainsi récompensés de leurs efforts.

Un veneur est à cheval pendant environ sept heures de rang. Fringuant et pimpant à l'attaque, on le retrouve le soir crotté, transi ou en nage. Son regard semble avouer qu'il est un peu fou de se dépenser ainsi corps et âme, mais si on l'y obligeait il ne le ferait pas, car voilà : il aime la chasse !

Il parcourt la forêt au pas, au trop, et au galop... sur les chemins, dans la brande, au milieu des ronces et des épines noires. Il sonne à pleins poumons, appuie les chiens avec sa voix et son cœur... descend de cheval, remonte, repart ventre à terre, s'arrête de nouveau, écoute et reprend sa course pour ne se reposer que lorsque l'animal est pris ou que lorsque la nuit vient le sauver. Il fait enfin la retraite à cheval même s'il a plus d'un couple d'heures à passer tel un aveugle dans la lande obscure enfin apaisée et presque endormie.

Ce qui l'anime n'est pas du tout, comme certains détracteurs le pensent, le plaisir de tuer, mais bien davantage le besoin de se réaliser dans une lutte rustique et noble à la fois.

Conclusion

Placé dans un monde en perpétuelle mutation, l'homme a bien du mal à trouver son équilibre. De plus en plus sédentaire, il aspire après son travail à une détente saine dans un cadre différent de celui qui l'entoure quotidiennement.

La forêt, le cheval, les animaux sauvages attirent celui qui sait goûter des charmes de la nature. La Vénerie lui ouvre alors ses portes à condition qu'il en accepte les principes et qu'il se montre digne d'elle.

Il existe de nos jours environ quatre-vingt équipages de grande vénerie, autant de petite vénerie et une trentaine d'équipages de déterrage. La grande vénerie se pratique dans trente six départements sur une surface de sept cent mille hectares de forêt que sillonnent six mille chiens et plus de deux mille cavaliers.

N'en déplaise à certains, cela prouve que la Vénerie demeure une entité vivante dont la moralité n'est plus à défendre. C'est pourquoi on lui accorde à présent, "l'estime qui se doit aux dames âgées et la sympathie qu'on ne donne qu'aux jeunes fous". (J. Jacques Leblond).

Souhaitons que les Pouvoirs Publics continueut de la respecter et lui permettent de s'épanouir dans le souci constant de préserver l'Homme et la Nature.

Vu :
Le Professeur de l'Ecole Vétérinaire
rapporteur.
J. TOURNUT

Vu :
Le Directeur de l'Ecode Vétérinaire.
rapporteur,
R. FLORIO.

Vu :
Le Président de la Thèse,
SOREL.

Vu ET PERMIS D'IMPRIMER :
Toulouse, le 15 Mai 1972
Le Président de l'Université
Paul-Sabatier,
L. LARENG

— Lexique de Vénerie —

— A —

Abois : se dit du cerf. Rendre les abois, quand le cerf n'en peut plus et se repose (du Fouilloux)

Lorsqu'un cerf est forcé et qu'il tient tête aux chiens, pour lors, il est aux abois ou il tient les abois (d'Yauville)

Appuyer : Animer les chiens par la voix et par la trompe en sonnant des bien-allers ; encourager les chiens de tête en les appelant par leur nom. (F. Riant)

— B —

Balancer : On dit que les chiens balancent lorsqu'ils s'arrêtent un moment sur la voie pour une cause quelconque (Le Couteulx de Canteleu)

Battre : (se faire) L'animal par ruse ou par fatigue se fait chasser longtemps dans une même enceinte.

Bat-l'eau : L'animal est dans l'eau.

Billebaude : Chasser à la bilebaude signifie fouler des enceintes afin de tenter d'y lancer un animal sans que le bois ait été fait auparavant. (F. Riant)

Bois de velours : Bois entourés par une peau grise et veloutée pendant le refait du chevreuil.

Bouton : Insigne que porte chaque membre d'un équipage chassant à courre. On désigne aussi sous ce nom les membres d'équipages admis à porter la tenue.

Brisées : Les brisées sont des branches que le valet de limier rompt aux arbres et qu'il place dans son chemin pour reconnaitre l'endroit où est rentré l'animal qu'il a détourné. (Villenave)

Brocard : Le chevreuil mâle.

— C —

Cape : Chapeau que porte le veneur.

Changer : chasser un autre animal que celui attaqué par les chiens. L'animal bat au change et les chiens marquent le change quand ils refusent de chasser un nouvel animal.

Coiffer : Les chiens coiffent le chevreuil quand ils le saisissent et le portent bas.

Contre : Les chiens prennent le contre quand ils suivent la voie de l'animal à rebours.

Curée : Les chiens sont en curée lorsqu'ils sont animés du désir de prendre leur animal.

Débûché : L'animal débûche quand il sort des bois pour gagner la plaine.

Découpler : enlever les couples des chiens. Chasser.

Défaut : Les chiens sont en défaut quand ils ont perdu la voie de l'animal chassé.

Droit : Direction dans laquelle l'animal chassé s'est enfui.

— E —

Empaumer : S'emploie en parlant d'un limier ou des chiens courants qui prennent résolument et sans hésitation la voie d'un animal (Pairault).

— F —

Forcer : Prendre un animal après l'avoir chassé à courre et réduit aux abois. (Villenave).

Forlongé : Se faire chasser en forlongé, c'est pour l'animal de chasse augmenter de plus en plus la distance entre les chiens et lui-même.

— G —

Gagnages : Pièces de terre semées de différentes sortes de graines, dans lesquelles les animaux vont faire leur nuit. (Le Couteulx de Canteleu).

— H —

Hallali : Lorsque l'animal est sur ses fins.

Hourvari : Ruse d'une bête de chasse qui met les chiens en défaut en revenant sur sa voie. (Villenave).

— L —

Laisser-courre : Synonyme de chasse à courre.

Lancer un animal : C'est le mettre debout et le faire partir de sa reposée.

Limier : Chien courant qui a été spécialement entraîné à faire le bois.

— M —

Mettre bas : Se dit des chiens qui abandonnent la voie et ne chassent plus.

Moquettes : Excréments du chevreuil.

— P —

Panneauter : Disposer des panneaux pour attraper des animaux.

Piqueur : (ou Piqueux) - C'est l'homme à cheval qui appuie, suit les chiens et conduit la chasse. (Villenave).

— R —

Raser : On dit du gibier qu'il se rase ou qu'il est rasé lorsqu'il est tapé au ras de terre pour se dissimuler. (Villenave). On dit encore que l'animal se relaisse.

Requêter : C'est faire avec les chiens une nouvelle quête quand on est tombé en défau ou qu'on a perdu la voie de l'animal de chasse. (Pairault).

Refaire : Le chevreuil refait sa tête quand ses bois repousent.

Les chiens en refont lorsqu'ils manifestent par leur activité qu'ils sentent quelque chose. (F. Riant).

Régalis : Place où les brocards ont gratté le sol avec leurs pinces.

Rembûcher : Suivre l'animal jusqu'au moment où il est rentré dans une enceinte. (Le Couteulx de Canteleu).

Reposée : C'est l'endroit où se reposent pendant le jour les grands animaux. (Villenave).

Revoir : Ensemble de traces laissées par un animal.

— S —

Sentiment : Odeur laissée par le passage d'un animal.

Suraller : Un chien suralle quand il continue à chasser sur une voie qui n'existe pas, plutôt que de se rabattre.

— T —

Taïaut : Terme que l'on emploie lorsqu'on voit l'animal de chasse par corps.

Tenu : Emplacement où le chevreuil se cache volontiers.

Tenue : Se dit d'un chien lorsqu'il est capable de trotter ou de galoper pendant longtemps et à bonne allure. (F. Riant).

Trompe : Cor de chasse de veneur.

— V —

Viander : Chercher sa nouriture.

Voie : Tout ce qui désigne le passage d'un animal de chasse, empreintes laissées par le pied, odeur, etc... (Villenave).

Voie d'air : Voie laissée par le souffle de l'animal.

Voie de contact : Sentiment laissé sur le sol.

Vol-ce-l'est : C'est l'empreinte que l'animal laisse quand il pose son pied sur le sol.

Bibliographie

"Annuaire de la Vénerie Française et de la Vénerie Belge"
— Société de Vénerie - Typographie Firmin Didot et Cie Mesnil (Eure) - Paris 1961 ;
P 86, pp 125 - 127, p 134.

Armaillé (Marquis de) : "Chasse à courre du Chevreuil"
— E. Marrimpouey jeune, Imprimeur, Pau 1920 ;
pp 31 - 41
pp 51 - 57

Conard Christian : "Le langage de la Vénerie"
— dans Vénerie n° 20 - 1970 / p 25.

Encyclopédie de la Vénerie Française :
— Olivier Perrin, Editeur - Paris 1961
pp : 38/39 ; 49 ; 81 - 84 ; 110 - 112 ; 162 - 163 ; 170 ; 199 ; 216.

Fallandre (Comte Henri de) : "Le chien de meute"
— dans Vénerie n° 10 - 1968 - p 40 - 44.

Fouilloux (Jacques du) : "La Vénerie et l'Adolescence"
— Edité par Gummar Tilander
ABEG Johanssons Boktryckeri Karlsham - 1967 - 330 pages.

Grafiy : Extrait de «La Province à cheval»
— dans Vénerie n° 8 - 1967 - p 58.

Lacaze (Henri de) : «Propos de Chasse dans les Landes de Gascogne
— Ed. Olivier Perrin-Mayenne 1968

Le Saint-Hubert : revue mensuelle de Saint-Hubert Club de France
— n° 2 Février 1972 - p 55.

Ligniville (Jean de) : «Les Meutes et Veneurs pour le sanglier, pour le chevreuil»
— Edition Plume et Presse - Paris 1931
pp 29 - 32.

Netumières (Marquis des) : «Le rut du Chevreuil»
— dans vénerie n° 13 - 1969
pp 26 - 28.

Phoebus (Gaston III de Foix, dit) : «Le livre de la Chasse»
— Emile Nourry, Editeur. Librairie cynégétique Paris 1931
258 pages.

Riant (Ferdiand) : «Parlons vénerie»
— L'auteur Paris 1950.
pp 135 - 136 ; 187

Standard des Races de chiens courants :
— Société de vénerie - Imprimerie Bouchy et fils Paris
pp 17 - 32.